

éditions seteun



Philip TAGG « Lettre ouverte sur les musiques "noires", "afro-américaines" et "européennes" », *Volume ! La revue des musiques populaires*, n° 6(1&2), 2008, p. 135-161.

Gérôme GUIBERT, Emmanuel PARENT, Yves RAIBAUD, « Réponses et commentaires », *Volume ! La revue des musiques populaires*, n° 6(1&2), 2008, p. 162-175.

De l'actualité toujours renouvelée du « doute radical » sur ce qui est noir dans les musiques noires

par

Emmanuel Parent

Cela fait vingt ans que Philippe Tagg faisait paraître dans la revue *Popular Music* ce billet d'humeur plutôt conséquent. Republier cette lettre ouverte aujourd'hui en France comme une contribution à l'histoire des *popular music studies* serait en soit une bonne raison : Philip Tagg, un des pionniers anglo-saxons du champ, n'a jamais été publié en français. Mais surtout, si le débat sur les musiques noires et sur leurs nombreuses étiquettes n'est pas nouveau en France (du fait notamment de la tradition des études sur le jazz qui remonte loin dans le siècle dernier), la question des minorités culturelles et de leur représentation, via l'introduction croissante des études postcoloniales dont le présent dossier se fait une fois de plus l'écho, s'est depuis durablement implantée dans le débat public et le champ académique français. Cette lettre participe à sa manière à ce large débat. Dans le sillage de *L'Orientalisme*, l'ouvrage fondateur d'Edward Said (1978), les études postcoloniales ont tenté de renverser l'hégémonie culturelle occidentale et de remettre en question une vision européocentriste des objets culturels et de leur hiérarchie. Mais les efforts pour déconstruire le légitimisme de la théorie culturelle européenne ont également abouti bien souvent à un contre-modèle tout aussi simplificateur, qui reconduisait l'essentialisme qu'on était censé avoir déposé — une critique qu'on a parfois émise à l'encontre même du livre de Said. C'est pourquoi la démarche d'un très cartésien « doute radical » à propos des vocables ethniques empruntée par Philip Tagg dans cette lettre ouverte est salutaire. Il semble juste de relever que le terme de musique « noire » (et son corollaire souvent passé sous silence de musique « blanche ») pose problème, même si l'empirisme et l'anti-essentialisme absolu que l'auteur professe peuvent à première vue déconcerter le lecteur et paralyser la discussion.

Toutefois, la qualité des arguments musicologiques apportés justifie qu'on prenne au sérieux le scepticisme méthodologique de Tagg envers des termes aussi couramment admis que musique

« noire » ou « afro-américaine ». Ces arguments ne sont d'ailleurs pas sans rappeler un texte de Denis-Constant Martin publié au début des années 1990 dans une revue de langue anglaise¹ : « Filiation or innovation? ». Dans cet article, Martin rappelait lui aussi l'extrême difficulté d'attribuer de manière unilatérale les caractères les plus saillants de la tradition afro-américaine à l'Afrique, en rappelant comme Tagg l'importance souvent ignorée des apports populaires et folkloriques européen et amérindien dans la maturation historique des caractéristiques qu'on qualifie de « noires » de la musique populaire américaine.

Dès lors, on sent bien que le problème de fond est idéologique. Ce que Tagg veut le plus dénoncer, c'est cette « vision qui non seulement parodie totalement la musique qu'elle canonise [c'est la critique musicologique], mais qui se moque également des musiques de notre propre prolétariat proportionnellement à leur proximité dans le temps et l'espace ». Cette équation très certalienne (voir supra) gêne aux entournures le chercheur européen s'intéressant à la musique du lointain Noir américain, en mettant en doute sa neutralité par rapport à son objet. Mais la question qu'elle lui pose est des plus sérieuses. Qu'est-ce qui nous pousse à adopter une attitude de deux poids deux mesures envers les musiques populaires « noires-américaines » portées aux nues d'un côté, et « blanches-européennes » bien souvent méprisées et objet de trop peu d'attention de l'autre, si ce n'est un certain romantisme face à la musique du prolétariat noir des États-Unis d'Amérique? Voilà qui n'est pas sans rappeler les critiques formulées dès les années 1940 par Ralph Ellison et Richard Wright — deux auteurs noirs — à l'encontre des champions du « Aren't Negroes Wonderful », ces libéraux blancs qui ne peuvent réprimer leur fantasmes sexuels projetés sur la musique afro-américaine². Quelques années plus tard dans « The White Negro » (1957), Norman Mailer retombera dans le panneau en qualifiant le jazz « d'orgasme ». Il reconduit un certain primitivisme nègre sous le déguisement de l'avant-garde *beat* cherchant à se parer de *l'étendard orgiaque* du bop pour se libérer du poids des conventions bourgeoises occidentales. Pour le chercheur « mâle et blanc de classe moyenne » que décrit Tagg, la tentation de « projeter » sur les Afro-américains, dans un acte d'auto-flagellation,

-
1. Denis-Constant Martin, « Filiation or innovation? Some Hypotheses to Overcome the Dilemma of Afro-American Music's Origins », *Black Music Research Journal*, 11 (1), 1991, p. 19-38.
 2. Wright sape toute empathie romantique pour le Noir américain dans son autobiographie, *Black Boy* (1945). Ellison épingle la position des libéraux blancs dans son roman *Invisible Man* (1952). Voir également l'essai d'Ellison sur *Black Boy*, qui fait écho à la dernière partie de l'analyse de Philip Tagg : « Richard Wright Blues » (1945), repris dans *The Collected Essays of Ralph Ellison* (Random House, 1995).

toutes les qualités qui manquent supposément à son propre environnement culturel, est bien là, toujours sous-jacente. On oublie trop souvent, comme le rappelle sèchement Richard Wright, que « le nègre n'est qu'un sous-produit de la civilisation occidentale ».

Reste à déterminer si ce doute radical est une posture tenable à plus long terme. Wright et Ellison — pour continuer sur eux — sont l'exemple typique de la *complexité* du rapport du Noir américain lui-même (car, et c'est là toute la question, il n'y a pas que des chercheurs mâles et blancs de classe moyenne qui se sont exprimés sur le sujet) à l'héritage culturel européen. En effet, tout en professant l'irréductible *occidentalité* des Noirs américains, ils n'en ont pas moins relayé à leur manière la théorie duboisienne de la « double conscience ». À la suite de l'ouvrage fondateur de W.E.B. Du Bois *Les âmes du peuple noir* (1903), ils ont reconnu malgré tout l'existence d'une spécificité de l'expérience noire sur la scène moderne, qui s'enracine non pas dans une essence africaine ou autre, mais dans une expérience de la subordination et ses techniques de résistance quotidienne. C'est bien sûr ce que reprendra, à la fin du xx^e siècle, Paul Gilroy et sa voie médiane entre essentialisme et anti-essentialisme dans *The Black Atlantic* et dont il formule le soubassement théorique à l'aide de Foucault :

« Quoi que puissent affirmer les tenants du constructivisme radical, l'identité noire est vécue comme un sentiment cohérent de l'expérience du moi. Bien qu'elle soit souvent perçue comme une réalité naturelle et spontanée, il reste qu'elle est le produit d'une activité pratique : langage, geste, signes corporels, désirs. » [Et de citer Foucault dans *Surveiller et punir* :] « Il ne faudrait pas dire que l'âme est une illusion, ou un effet idéologique. Mais bien qu'elle existe, qu'elle est produite en permanence, autour, à la surface, à l'intérieur du corps par le fonctionnement d'un pouvoir qui s'exerce sur ceux qu'on punit³... »

En d'autres termes, si l'« âme noire » est une construction, il ne faut pas sous-estimer en retour la puissance d'agir qu'elle recèle. Une fois « construite », elle occupe le terrain, agit et fait agir. Philip Tagg, lui, semble s'arrêter sur un anti-essentialisme de principe. Il n'en reste pas moins que cette lettre ouverte provocatrice est un exercice intellectuel exigeant et toujours d'actualité, pour les études postcoloniales notamment, qui ne peuvent se permettre, après avoir réveillé le vieil universalisme européen un peu trop sûr de lui, de s'endormir sur d'autres certitudes tout aussi dangereuses.

3. Paul Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience* [1993], [trad. J.-P. Henquel] Paris, Kargo, 2003, p. 143.